



LA NEIGE EST NOIRE À RAVENSBRÜCK

Roman.

Jacques TRAVERS

Extrait...

Le jour se lève et, bien que le ciel soit voilé, la neige renvoie une douce lumière qui joue avec l'ombre des grands sapins. La route contourne le Schwedtsee, le lac qui sépare la ville de Fürstenberg du camp de Ravensbrück.

Hélène est dans un groupe au milieu de la colonne. Quand enfin elle aperçoit le camp, c'est la stupeur, l'appréhension et une indicible peur :

Tous les alentours, au-delà d'un grand mur de béton surmonté de barbelés électrifiés sont recouverts de neige, mais ici, LA NEIGE EST NOIRE.

Pas vraiment noire comme du charbon, mais sa surface est recouverte d'une couche grisâtre. Là-bas, sur le côté du camp qui donne sur le lac, deux hautes cheminées crachent une épaisse fumée noire dont les cendres retombent en fine pluie sur les environs.

Le crématoire emplit l'air d'une horrible odeur de chair brûlée et couvre les sols à l'entour du reste de milliers de pauvres femmes assassinées par le régime nazi.

Ravensbrück, le pont aux corbeaux ! Jamais cet endroit n'aura mérité un tel nom !

L'approche du camp est bizarre, comme si l'on avait voulu tromper les déportées. La neige recouvre tout, mais l'on discerne des allées d'arbres rabougris au pied de cet immense mur couronné de fils barbelés électrifiés.

La grande porte s'ouvre et la colonne de prisonnières pénètre dans le camp.

En rang par cinq : « Zu fünft ! »

En rang par cinq ! Sans cesse houspillées par les surveillantes portant calot sur leurs têtes à la coiffure soignée, les groupes passent devant des massifs qui certes, sont sans la moindre fleur, mais qui détonnent avec la raison d'être de ce camp.

Les coups de ceinturons comme les morsures des chiens ne cessent pas, ni les insultes.

À l'intérieur, le grand mur est précédé d'une large bande de terrain recouverte de neige de laquelle émergent de sinistres panneaux noirs sur lesquels sont peints une tête de mort et deux os croisés, indiquant que dans les barbelés circule un courant à haute tension.

— La ferme ! Taisez-vous ! hurlent les gardiennes. Gardez les mains le long du corps !

Sur la place, l'Appelplatz, immense, plus grande qu'un terrain de football, les groupes de chaque kommando¹ sont mis côte à côte et l'attente commence, interminable, c'est l'appel. Une attente debout, interminable qui va se répéter deux fois par jour.

Devant, en bout de la place et presque jusqu'au fond, sont déjà alignées les déportées qui sont là depuis longtemps, prêtes à partir au travail dans les kommandos d'usines pour certaines ainsi qu'à l'extérieur dans les bois ou les routes pour les autres, ou pire encore les corvées inutiles de sable pour mater les rebelles ou la terrible corvée de charbon à bord des péniches. Celles-ci portent un outil posé sur leur épaule : pelle, pioche ou râteau qu'elles vont manier pendant toute une journée sans repos.

Hélène regarde toutes ces femmes, maigres ou plutôt décharnées, avec des visages sans âges, sans la moindre expression, déjà presque mortes.

Des squelettes en uniforme alignés.

Des jeunes, des vieilles toutes revêtues du costume de ce bagne, rayé de bleu et de gris, chaussées de chaussures à semelles de bois ou en sabots. Toutes alignées, droites dans le froid qu'elles semblent ne plus ressentir.

Au milieu des cris des surveillantes, les Aufseherinen et les aboiements de leurs chiens, elles se mettent en rang et restent là, sans bouger pendant qu'on les compte et les recompte sans cesse, des heures durant, debout et sans bouger, dans le froid.

Dans les nouvelles arrivées, beaucoup réalisent en cet instant ce que va être leur quotidien désormais.

Envahie par l'angoisse, Hélène avance avec son groupe, passant devant toutes ces femmes qui ne les regardent même pas, perdues dans un terrible bagne exterminateur dont bien peu reviendront.

Par groupe de cinquante, on les emmène dans un bâtiment en briques rouges : les douches.

Aussitôt, la peur submerge la plupart des femmes qui ont entendu parler de celles, spéciales, qui sont pratiquées à Auschwitz. Des douches dont on ne ressort pas vivante. Hélène aussi a entendu beaucoup de choses sur les camps de concentration dans la prison de Fresne. C'est avec une terrible appréhension qui lui noue les tripes qu'elle entre dans le bâtiment.

Dans une grande pièce, on l'oblige à se dévêtir entièrement. Tout ce qu'elle porte sur elle lui est supprimé, même son chemisier déchiré par les hommes de la rue Lauriston. Ici c'est le temple du vol, rien ne lui est laissé, ni la petite montre que lui avait donnée Véra, ni la minuscule perle de son oreille, l'autre elle l'a perdue pendant qu'elle se débattait contre son violeur dans la villa du Bouscat.

Les nazis ont fait du vol l'une de leurs plus grandes spécialités pendant cette guerre.

La douche est glacée, mais l'eau qui pénètre dans sa bouche ouverte calme un peu sa soif et la rassure, elle ne va pas être gazée, du moins pas tout de suite.

Retrouvez « La Neige est noire à Ravensbrück » sur
<https://libre2lire.fr/livres/la-neige-est-noire-a-ravensbruck/>

ISBN Papier : 978-2-38157-057-0
ISBN Numérique : 978-2-38157-058-7

316 pages – 20.00€

Dépôt légal : Octobre 2020
© Libre2Lire, 2020



¹ Kommando : Groupe de travail.